

-Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

*Athalie*

- Qu'il n'écoute sans aigreur la vérité qui lui est dite, non pas seulement sans aigreur, mais avec amour.

Le comte Joseph de MAISTRE.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le travail curieux qu'un de nos archéologues musiciens les plus érudits, M. Adrien de La Fage, a publié dans *la Maîtrise* sous le titre de: *La musique moderne attaquée par un Évêque et défendue par un Roi*; travail curieux, en effet, où l'on voit le chef de la dynastie de Bragance, Jean IV, roi de Portugal, prendre la défense de la musique religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de Palestrina et de son époque (car c'est-ainsi qu'il faut entendre ces mots: *Musique moderne*), contre l'évêque Cirillo Franco, qui s'était permis d'attaquer cette même musique.

On vient de nous raconter un fait qui nous a rappelé cette histoire; un fait où il n'est question, ni d'un roi, ni d'un évêque, mais d'un simple laïque se faisant le champion du plain-chant contre un prêtre qui l'attaque.

Nous nous sommes hâté d'écrire cette anecdote pour ne pas en laisser refroidir l'impression dans notre esprit, et nous la livrons à nos lecteurs telle qu'elle nous a été rapportée.

Le dimanche, 28 août de l'année 1859, il y avait de vingt-cinq à trente personnes à la table d'hôte du château de V.-M.-les-// 307 // -Bains. On sait quel est le personnel obligé et quelque peu bigarré de ces sortes d'établissements, où se rencontrent et se coudoient des gens de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de toute profession.

C'était dans ce pêle-mêle que figurait un de nos amis, que vous connaissez tous, chers lecteurs, amateur passionné des chefs-d'œuvre dramatiques ou symphoniques des grands musiciens de toutes les écoles, mais, à l'Église, partisan déclaré du plain-chant.

Au dîner dont il est question, notre voyageur fut placé à l'une des extrémités de la table, auprès de deux amis qu'à sa grande satisfaction il avait rencontrés là par hasard, l'un à sa gauche, l'autre en face, tandis qu'à sa droite était un ecclésiastique arrivé depuis peu d'instant. Les conversations, quoique établies sur toute la ligne, n'avaient pas encore atteint ce degré d'animation qui signale le milieu et surtout la fin de tout repas, lorsque l'abbé, ayant saisi la première occasion de témoigner à son voisin quelque-une de ces attentions banales qu'on recherche d'ordinaire entre convives pour mettre fin à un silence gênant et rompre au plutôt la glace, lui dit:

- Je m'estime fort heureux de me rencontrer avec Monsieur (ici le nom de notre ami), et je suis bien sûr que si M. le curé de L\*\*\*, M. l'abbé X, dont je suis le vicaire, avait su qu'une aussi bonne fortune m'attendît, il n'aurait pas manqué de me charger de tous ses compliments pour son compatriote et son ancien ami; car, ajouta-t-il en supprimant tout à coup la manière de parler à la troisième personne, je crois, Monsieur, si je ne me trompe, que vous avez été lié avec M. l'abbé X., et que vous avez fait autrefois de la musique ensemble...

Au nom de l'abbé X., un des propagateurs les plus ardents de la musique mondaine et théâtrale dans les églises du Midi, et dont cet excellent Castil-Blaze avait complètement bouleversé le cerveau par les lazzis intarissables de sa verve méridionale, ses allures d'*impresario* bouffe et son goût pour les fioritures boursoufflées du vieux style italien, notre ami, sans répondre à ce que l'interpellation de M. l'abbé avait de poli, ne pût s'empêcher de lui dire avec une certaine vivacité:

- Ma foi, Monsieur l'abbé; si vous êtes vicaire à L\*\*\*, j'en suis fâché pour vos oreilles, que je suppose être accoutumées dès longtemps à goûter les beautés du plain-chant et des mélodies véritablement religieuses, et que je vois condamnées maintenant à entendre une musique bien profane et bien étrange.

- Comment, Monsieur, s'écria M. l'abbé d'un ton plus animé encore, vous appelez étranges et profanes des morceaux composés par un génie tel que *Monsieur* Rossini; des morceaux tirés de ses plus beaux opéras, et que M. Castil-Blaze, que vous avez bien dû connaître, cet homme d'un goût si pur et d'un si vaste savoir, a arrangés sur les textes de la liturgie de la messe? Mais c'est admirable, Monsieur, cette musique-là! c'est magnifique, délicieux, sublime! et M. Castil-Blaze nous a rendu un très-grand service en dotant les églises de pareils chefs-d'œuvre.

Dès les premiers mots de cette tirade de M. l'abbé, il s'était fait un grand silence dans la salle; les conversations avaient cessé tout à coup, et tous les regards s'étaient tournés vers les deux interlocuteurs; si bien que sur la physionomie des assistants on pouvait lire l'expression d'une vive curiosité que l'on eût pu traduire par ces mots: Un prêtre et un homme du monde aux prises l'un avec l'autre! Bon, ça va être amusant!

- Je vous demande bien pardon, monsieur l'abbé, dit notre ami, dont les traits avaient légèrement pâli. Mais je confesse ma surprise, et quelque chose de plus encore, en entendant de semblables paroles sortir de la bouche d'un ecclésiastique...

- Mes paroles, pourtant, reprit l'abbé, n'ont rien d'extraordinaire; elles ne pourraient sembler telles qu'aux yeux de certains esprits exclusifs ou nombre desquels je serais fâché de vous ranger...

- Vos paroles n'ont rien d'extraordinaire, dites-vous, monsieur l'abbé? voyez le silence d'étonnement qui s'est fait dans la salle, et qui, je l'avoue, me cause, à moi-même, un certain embarras! Si l'un de ces Messieurs, si un homme du monde me tenait un pareil langage, j'en serais choqué, sans doute, comme on est choqué de toute contre-vérité, de toute proposition malsonnante et qui porte à faux; mais de votre part, monsieur l'abbé, j'en suis vraiment peiné. C'est donc vous, vous prêtre, qui venez nous dire que la musique de théâtre est convenablement placée dans une église?

- Et pourquoi pas, Monsieur, si elle est telle, si elle est excellente?

- Quoi donc! vous pensez que la beauté et l'excellence d'une œuvre d'art justifient seules son admission dans le temple? mais alors vous me direz que la Vénus de Milo, les Trois Grâces de Raphaël peuvent être exposées dans une église, par cela même que ces œuvres sont excellentes. On peut faire du chemin avec une pareille théorie qui atteste chez vous une naïveté que doivent vous envier ces beaux enfants qui égayent notre table et qui nous considèrent avec de grands yeux étonnés. La première théorie en fait d'art, et surtout en fait d'art religieux, c'est celle des convenances. « Les bienséances, — ceci est un mot de La Bruyère — les bienséances

mettent la perfection, et la raison met les bienséances (1). » La raison, c'est-à-dire l'appréciation des vrais rapports des choses. Ainsi, monsieur l'abbé, c'est vous qui venez nous dire que la même musique qui a déjà exprimé les passions humaines dans ce qu'elles ont de plus excitant et de plus sensuel, est parfaitement apte à exprimer les plus sublimes mystères de la foi, à chanter les louanges du Dieu de toute sainteté et à s'allier aux paroles du texte sacré! // 308 //

- Vous ne me supposez pas, j'espère, les intentions que vos paroles semblent faire entendre? dit M. l'abbé.

- Je suis si loin d'attaquer vos intentions que j'ai tout mis jusqu'ici sur le compte de cette naïveté que nous admirons tous, qui fait votre éloge, et qui me viendra probablement en aide, durant le cours de cet entretien, pour prendre votre défense contre vous-même. Vous parlez de Rossini, ce grand génie musical, dites-vous, et sur ce point nous sommes parfaitement d'accord. Sachez pourtant une chose que je suis bien aise de vous dire en passant; c'est que Rossini se moque le plus agréablement du monde de cette burlesque compilation fabriquée par Castil-Blaze dans un moment d'aberration, et que ce dernier a intitulée si naïvement: *Messe solennelle de Rossini*; car c'était aussi un homme très-naïf que Castil-Blaze. Seulement, cette naïveté tenait chez lui à une ignorance absolue des choses saintes, tandis que, chez vous, elle tient à l'ignorance des choses mondaines. C'est un avantage que vous avez sur lui.

(La suite au prochain numéro)

---

(1) Il faut transcrire le texte entier de La Bruyère et le recommander aux lecteurs. Après la phrase citée: « Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un sermon des tons de théâtre; l'on ne voit point d'images profanes dans les temples, un Christ, par exemple, et le jugement de Paris dans le même sanctuaire. » *De quelques usages*. Le grand moraliste a dit ailleurs: « Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entendue dans le sanctuaire. » *Des esprits forts*.

**MÉNESTREL, 26 août 1860, pp. 306-308.**

Journal Title:	MÉNESTREL
Journal Subtitle:	JOURNAL MUSIQUE ET THÉÂTRES.
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	26 August 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	39
Year:	27 <sup>ème</sup> année
Series:	None
Issue:	26 Août 1860
Livraison:	None
Pagination:	306-308.
Title of Article:	TABLETTES DU PIANISTE ET DU CHANTEUR.
Subtitle of Article:	LE PLAIN-CHANT ATTAQUÉ PAR UN PRÊTRE ET DÉFENDU PAR UN LAÏQUE.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	Même article que LA MAITRISE, 15 AVRIL 1860-2.